



NOTICE

SUR LE

Cardinal MERCIER

Archevêque de Malines

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

*né à Braine-l'Alleud le 21 novembre 1851, décédé à Bruxelles
le 23 janvier 1926.*

On peut dire de S. E. le Cardinal Mercier qu'il a épuisé l'admiration de ses contemporains. Savant et initiateur, philosophe et écrivain, archevêque et prince de l'Église, patriote et homme d'État, toutes ces qualités qu'il réunit à un degré éminent, ont successivement concentré sur lui l'attention du monde. La nature, qui de coutume disperse sur des têtes différentes les grandes qualités, non seulement les rassembla en faisceau dans la personne du Cardinal Mercier, mais les renforça l'une par l'autre. Elle compléta l'homme d'études par l'homme d'action et elle le pourvut par surcroît de ces dons exquis du cœur qui ont fait de lui un ami incomparable, non seulement pour ceux qui ont vécu dans son intimité, mais pour des milliers d'hommes de tout rang et

Annuaire de l'Académie.

de tout pays qui ont senti le chaud rayonnement de son âme.

Ceux-là sont grands qui sont des hommes complets et l'homme complet est une forme du génie.

Est-il étonnant dès lors que sa personnalité offre de multiples aspects, comme un joyau de prix dont les facettes brillent de feux distincts, selon l'angle sous lequel on le retourne ?

Pour la bien comprendre, il ne faut pas un instant perdre de vue que l'action du Cardinal Mercier fut servie par sa science, que l'homme d'études rendit possible l'homme d'action, et que cet homme d'études fut avant tout un philosophe : la philosophie du Cardinal Mercier a pénétré l'homme tout entier et elle imprègne toute son œuvre.

I.

Le Philosophe et l'Initiateur.

C'est en 1882 que Désiré Mercier inaugura sa carrière de professeur à l'Université de Louvain, et débuta comme écrivain-philosophe. Suivant en cela l'exemple laissé par la majorité des hommes qui ont été les pionniers d'idées nouvelles, il conçut à la fleur de l'âge les directives philosophiques auxquelles son nom demeura attaché. Il n'avait que 31 ans. Né à Braine-l'Alleud le 21 novembre 1851, docteur en philosophie et en théologie, il fut pris par l'enseignement de la philosophie dès 1877, au séminaire de Malines, où il demeura jusqu'au moment de revenir à Louvain ; mais ces années

Notice sur le Cardinal Mercier.

ne paraissent pas avoir exercé une grande influence sur l'orientation de sa doctrine.

Le philosophe se révéla dès 1882. A ce moment, le firmament philosophique n'offrait pas l'aspect qu'il présente aujourd'hui. Les constellations de systèmes occupaient d'autres positions. Certaines étaient à peine visibles. Des astres brillants se levaient qui semblaient promettre des feux durables et qui ne furent que météores éphémères. C'était assurément le cas pour Herbert Spencer, dont on parle à peine aujourd'hui, et que ses amis eux-mêmes commencent à oublier. Il travaillait alors à cette *Synthetic Philosophy* qui devait, dans sa pensée, rendre éclatant le triomphe du positivisme et réduire à l'unité tout le savoir humain suivant le mode de penser positif. Avec quelle impatience Désiré Mercier attendait la publication du sixième volume qui parachève l'œuvre, et traite de la morale et de la sociologie! L'idéal rêvé par Spencer n'était pas fait pour lui déplaire, car lui-même mûrissait patiemment des conceptions d'ensemble sur l'univers et le réel. Mais il avait discerné d'un coup d'œil ce que la méthode positiviste a d'étroit et d'arbitraire, et compris pourquoi sa vogue ne pouvait avoir de lendemain. Lisez les premières œuvres philosophiques de Désiré Mercier, et vous verrez quelle place le positivisme occupe dans ses polémiques. Il ne cesse de dénoncer son ambitieuse insuffisance, de montrer que le *fait expérimenté* n'est pas nécessairement l'*unique* réalité, que les hommes de science sont dupes d'une illusion quand ils croient pouvoir se passer de principes rationnels sans lesquels l'interprétation des faits est impossible. Aujourd'hui, la faiblesse de l'armature positiviste est devenue

Annuaire de l'Académie.

un lieu commun, mais il n'en était pas ainsi il y a quarante ans, et l'on peut dire que Mercier forgea les objections métaphysiques que tant d'autres n'ont fait que répéter après lui.

« Est-il rien de plus tyrannique — écrit-il dans un article-programme — que les deux dogmes fondamentaux du positivisme : l'affirmation d'un mode unique de connaissance et la doctrine de l'évolution?... On nous dit que l'intelligence humaine n'a qu'un seul mode légitime de connaître, et l'on récuse *a priori* toute affirmation ayant pour objet des rapports essentiels, absolus, indépendants de la constatation des faits concrets; on ne veut plus voir que la matière, on s'interdit l'examen de tous les problèmes qui touchent aux réalités immatérielles (1). »

Quand il démontre contre Taine la réalité des substances; contre Ribot la différence entre les mots généraux et les notions générales; contre Stuart Mill la valeur du syllogisme aristotélicien; contre Huxley l'existence d'un Être suprême et Infini, Mercier perce à jour ce qu'il appelle le postulat injustifié, le vice congénital du positivisme.

Tandis que l'étoile du positivisme montait au zénith, un groupe de philosophies spiritualistes jetaient des leurs mourantes. Assemblage bizarre de spéculations sur Dieu, sur l'âme suprasensible, sur les réalités substantielles du monde extérieur, sur l'instinct rationnel, elles se rattachaient à la « philosophie classique » qui

(1) *La philosophie néo-scolastique*, dans REVUE NÉO-SCOLASTIQUE, 1894, p. 12.

Notice sur le Cardinal Mercier.

jadis, sous la dictature de Victor Cousin, régentaient les esprits en France, et que Taine avait discréditée dans un livre fameux. Ceux qui passaient pour être ses derniers alliés officiels — un Paul Janet, un Vacherot — affichaient des sympathies étranges pour le monisme, et écrivaient des *Testaments philosophiques*, où ils brûlaient ce qu'ils avaient autrefois adoré. Les origines lointaines de ce spiritualisme éclectique remontaient à Descartes, et c'est ce résidu d'idées cartésiennes qui résista le mieux à l'action décomposante du temps. Il continuait de servir d'arsenal à un groupe de catholiques, qui se souciaient avant tout de sauvegarder les bases spiritualistes de l'apologétique chrétienne, et nul n'ignore que les séminaires français furent ses derniers asiles.

Désiré Mercier se dresse contre ce cartésianisme à l'eau de rose avec autant de vigueur qu'il attaque le positivisme. Il ne veut pas d'une philosophie qui pousse au divorce de l'âme et du corps, qui attribue les actes supérieurs de l'homme non pas à l'homme, mais à *une partie* de l'homme, au moi conscient. Les faits biologiques, physiologiques, linguistiques établissent l'aspect organique de toutes nos fonctions psychiques, y compris les plus élevées. Tout le long de sa carrière, Mercier traite le cartésianisme en ennemi sournois du spiritualisme traditionnel; il lui reproche de détruire l'unité de l'être humain, sous prétexte d'exalter sa meilleure part.

Il y avait d'ailleurs autre chose qu'il ne pardonnait pas, non au cartésianisme, mais aux catholiques d'alors qui compromettaient le catholicisme en se jetant dans ses bras. Mercier répugnait — avec combien de raison — à l'idée de réduire la philosophie à une sorte de vasselage

Annuaire de l'Académie.

dogmatique. Qui dit philosophie dit indépendance et recherche désintéressée. Il importe de rechercher « avec désintéressement la vérité, toute la vérité, sans se préoccuper de ses conséquences » (1). Plus tard, dans une envolée superbe, il rappellera aux maîtres et aux étudiants de l'Université de Louvain les droits de l'investigation rationnelle, et il ramènera la question à une théorie de méthodologie scientifique. Le morceau mériterait d'être cité en entier :

« Assurément, il y a des heures, celles de la recherche scientifique, où la neutralité nous est commandée. Il ne faut pas aborder les problèmes de la physique, de la chimie, de la biologie, ceux de l'histoire ou de l'économie sociale avec le dessein préconçu d'y chercher une confirmation de nos croyances religieuses.

» Considérer un objet au point de vue scientifique, qu'est-ce, en effet, sinon l'isoler mentalement pour le regarder en face et le saisir, seul, d'une perception plus nette?

» Chaque fois que le progrès de la pensée, conditionné par la division du travail, fait surgir du pêle-mêle des observations empiriques l'objet d'une science nouvelle, c'est qu'un homme de génie a su dégager de l'encombrement inordonné où d'autres tâtonnent, un aspect nouveau, isolable, inaperçu jusqu'à lui, de la réalité. Les vieux scolastiques appelaient cet aspect distinct du réel, objet d'une science à part, « l'objet formel » de cette science. Dès lors, considérer une science sous un

(1) *La Philosophie néo-scolastique*, dans REVUE NÉO-SCOLASTIQUE, 1894, p. 43.

Notice sur le Cardinal Mercier.

autre angle que celui que présente son objet formel, apporter à la considération de celui-ci une attention partagée entre cet objet et autre chose, entre cet objet et un problème ressortissant à une autre discipline, entre cet objet et une tâche apologétique, c'est méconnaître l'essence même de la spéculation scientifique, c'est marcher à rebours du progrès que le chercheur est censé poursuivre (1). »

Religion et Philosophie sont choses différentes. Elles s'appellent et se complètent, mais elles sont distinctes. Une des tâches les plus délicates et les plus ardues de ce maître de la pensée qui devait monter jusqu'au faite des honneurs dans l'Église catholique, fut de tenir tête à des amis maladroits qui, au contraire, s'obstinaient à confondre les deux disciplines. S'il prêta tant d'attention à Balmès, à Tongiorgi, c'était par tactique bien plus que par conviction. L'heure de ces hommes avait passé. Mais par delà leurs têtes, il visait un groupe de prosélytes, emportés par leur zèle intempestif, pour la sauvegarde d'une orthodoxie qui n'avait nul besoin de leur rescousse.

Toutefois, il réservait la meilleure part de son attention à un troisième groupe de philosophies, les systèmes de souche kantienne qui, de toutes parts, envahissaient la pensée du XIX^e siècle finissant. L'Allemagne avait placé Kant sur un piédestal; les universités du monde entier — la Sorbonne en tête — lui brûlaient leur encens. Mercier a fort bien montré que le kantisme vient ren-

(1) Discours du 8 décembre 1907.

Annuaire de l'Académie.

forcer le positivisme; qu'ils croisent leur route à ce carrefour décisif où l'esprit doit choisir entre le réalisme et le subjectivisme. « Suivant Auguste Comte, nous ne connaissons que les réalités observables : c'est un *fait*. Suivant Kant, nous ne pouvons connaître que les objets d'expérience, dans leur *objectivité exclusivement phénoménale* : c'est la *loi* de la connaissance humaine (1). »

Si la pensée contemporaine est empoisonnée par le subjectivisme et se consume en de stériles analyses d'états de conscience auxquels ne correspondrait aucun dehors, c'est le kantisme plus encore que le positivisme qui en est responsable : le savoir ne gouverne que les apparences, dit Kant, car telle est la structure de notre entendement que son pouvoir d'opérer des liaisons mentales ne s'applique qu'aux données sensibles.

Au criticisme subjectiviste de Kant, aux vues étroites des positivistes, aux exagérations des spiritualistes outranciers, Mercier avait conçu le projet d'opposer une philosophie rivale, règne du passé, que les compromissions de la Renaissance avaient dépossédée de son sceptre et dont il songeait à restaurer les droits devant le monde contemporain. Il voulait faire un retour intelligent à la scolastique de Thomas d'Aquin, le génie de la pensée occidentale du XIII^e siècle, et inviter le monde contemporain à prendre en considération les solutions préconisées par ce penseur.

L'idée du renouveau était dans l'air. Des hommes comme Trendelenburg ou Jhering s'étaient ouverts en

(1) *Le Bilan philosophique du XIX^e siècle*, dans REVUE NÉOSCOLASTIQUE, 1900, p. 21.

Notice sur le Cardinal Mercier.

public sur la vitalité de la philosophie du moyen âge. Mais l'initiative d'un retour effectif au thomisme appartient à Léon XIII, qui, dès le début de son pontificat, lui donne de la consistance dans son encyclique *Aeterni Patris*. Nous ne craignons pas de dire que l'idée serait demeurée inefficace, si Léon XIII n'avait rencontré le seul homme de ce temps qui fût à même de la traduire en acte : Désiré Mercier.

Ce fut lui, en effet, qui fut désigné pour occuper la chaire de philosophie thomiste, qui, sur la volonté expresse de Léon XIII, fut créée à l'Université de Louvain. Les débuts furent difficiles. A quoi bon rappeler les oppositions qu'il rencontra et les intrigues qui se nouèrent pour étouffer l'entreprise? Ne vaut-il pas mieux évoquer le souvenir de ses hautes qualités professorales et du foyer d'enthousiasme qu'il alluma dans la jeunesse pour les grandes et nobles recherches auxquelles il la conviait? D'emblée, il s'imposa comme maître, comme initiateur, comme philosophe. Tout était neuf dans cet enseignement qui avait contre lui des apparences de l'archaïsme. Sa diction était nerveuse; sa langue riche et colorée. Il exposait les problèmes philosophiques dans leur teneur contemporaine, et présentait les solutions du thomisme en regard des opinions d'un Wundt, d'un Charcot, d'un Taine, d'un Delbœuf, d'un William James. On se sentait au cœur de la vie contemporaine. La discussion serrée, à la fois défensive et agressive, mettait en pleine lumière la force des positions en présence. Les auditeurs affluaient — sans distinction de facultés — à ces leçons libres, que le jeune conférencier était obligé de placer à une heure matinale, afin de

Annuaire de l'Académie.

laisser intact l'horaire officiel de l'enseignement universitaire. Les professeurs se mêlaient aux étudiants. Ce fut le premier cours public qui s'ouvrit dans une université de notre pays, où la loi, par les programmes rigides qu'elle impose, continue de tuer les initiatives et d'encourager la routine. Leçons claires et précises, ordonnées et enchaînées. Regardez plutôt le portrait si expressif du professeur fait par Janssens en 1894. Ceux qui ont assisté à ces leçons inoubliables retrouvent dans l'éclat du regard, dans la finesse du visage, dans le pincement des lèvres, dans l'inclinaison de la tête, dans le geste coutumier de la main, la vivacité de la conception, l'énergie de la volonté et toute l'irrésistible sympathie qui se dégageait de la personne du maître.

Le peintre eut fort à faire pour donner de la fixité à ces traits dont la mobilité extrême soulignait les moindres nuances de la pensée; — tous ceux qui, plus tard, ont reproduit l'image du Cardinal ont été frappés de la vie intense qui rendait difficile à saisir l'émotion interne dont le visage s'animait. Mais Janssens eut une chance unique : il put assister au cours de Désiré Mercier, comme autrefois le peintre Amelius aux conférences du philosophe Plotin; et il vit l'âme de Mercier s'extérioriser dans son corps. Cette âme aristocratique s'était bâti un corps aristocratique, suivant le mot de Goëthe, — *Es ist der Geist der sich den Körper baut*, — et elle transparaissait tout entière. Goëthe n'a fait que traduire cette théorie thomiste que l'âme donne au corps son être, et la personnalité de Désiré Mercier était une illustration frappante de son enseignement sur la personnalité.

« Enseigner c'est affirmer ». Cette formule, qu'il répé-

Notice sur le Cardinal Mercier.

tait volontiers, traduisait une volonté profonde chez ce grand éducateur. Le professeur digne de ce nom est tenu de donner son avis — son avis motivé — sur les questions qu'il soulève. Étaler, devant de jeunes intelligences avides de savoir, une série de solutions contradictoires ou discordantes, en leur laissant le soin de faire un choix dont leur inexpérience les rend incapables, est la pire des méthodes pédagogiques. Quand elle s'applique aux problèmes vitaux, — Dieu, le sens de la vie, la valeur de la connaissance, pour n'en point citer d'autres, — cette exposition internationale des idées d'autrui ne peut faire que des sceptiques. Il ne convient pas d'inoculer le virus du doute, car ses ravages sont mortels. Assurément, chacun est appelé à repenser par lui-même des doctrines philosophiques qu'on lui a enseignées; mais il ne peut le faire que s'il a reçu d'autrui des vues cohérentes, une synthèse qui servira de fondement à sa propre réflexion. Le respect et la loyauté que Désiré Mercier pratiquait vis-à-vis des penseurs dont il exposait les théories s'alliaient avec un sincère désir de leur emprunter ce qu'elles contenaient de vrai, de rejeter ce qu'elles avaient de faux, de les faire servir en un mot à la construction d'un monument d'idées qu'il projetait d'édifier sur des bases pluralistes et intellectualistes.

Éclairer la jeunesse, dissiper ses doutes, stimuler son amour désintéressé de savoir, compte parmi les joies les plus pures qu'il ait goûtées dans sa vie. Ses leçons terminées, il accueillait chez lui, dans son bureau de la rue des Flamands, ceux qui recherchaient son conseil et ses lumières. Ils étaient légion; car il ne fit jamais rien pour se protéger contre leurs visites, et recevait avec le

Annuaire de l'Académie.

même sourire de bonté les discrets et les importuns.

Jamais il ne perdit une occasion d'inspirer aux jeunes gens l'amour de ce qui est noble et désintéressé. Il leur dira plus tard aux fêtes jubilaires de Louvain : « Les universités sont les leviers du monde intellectuel. Le fait qu'une nation possède une élite de chercheurs qui, avec désintéressement, sans souci du résultat immédiat, économiquement, moralement ou religieusement utile, poussent aussi loin qu'ils le peuvent la pénétration de leur vision intellectuelle et, avec une patience sereine dont on a dit qu'elle est à la base du génie, soumettent au contrôle de la documentation, de l'observation ou de l'expérimentation les dernières conséquences des vérités nouvelles qu'ils ont cru apercevoir, ce simple fait élève le niveau de toutes les couches de la nation. »

La tâche du professeur et le labeur d'un homme d'études exigent une concentration de tous les instants. Elles ne s'accrochent pas d'un compromis avec des fonctions étrangères à la science, lesquelles absorbent rapidement à leur profit exclusif le plus clair de l'activité utile de qui les accepte. Mercier était homme à se passionner pour une idée, à la mûrir, à en extraire tout ce qu'elle contient d'efficace : le néo-thomisme fut pendant vingt ans l'unique souci de son existence.

La réalisation de l'idée exigeait une préparation longue, dans les directions les plus variées ; car il ne pouvait aborder les branches de la philosophie où il allait se spécialiser sans s'initier aux sciences biologiques. On a rappelé souvent qu'il avait suivi les leçons de Charcot à la Salpêtrière et celles de Van Gehuchten à Louvain. Coûte que coûte, il voulait se mettre à la

Notice sur le Cardinal Mercier.

hauteur des progrès réalisés en anatomie, en physiologie, en biologie, en médecine mentale, afin de confronter leurs données avec la psychologie qui avait ses préférences. Rappelant volontiers le mot d'un de ses collègues de la Faculté des sciences, M. de la Vallée Poussin, il voulait des « clartés » sur toutes les sciences, car il n'est nulle science qui n'apporte sa pierre au monument de la philosophie. Il mettait un soin non moins grand à lire les philosophes modernes : autre initiation dont il ne pouvait se passer, car il prétendait éclairer la scolastique de Thomas d'Aquin des lumières d'aujourd'hui, et il avait des paroles sévères pour ceux de ses amis qui se contentaient des formules archaïques où le passé avait pétrifié la scolastique. Pour cela, et pour entrer plus tard en contact avec des milieux étrangers, la connaissance des langues vivantes était indispensable. Son talent de linguiste le servait à merveille. Lorsqu'en septembre 1919, il s'embarqua sur le *Northern Pacific*, à destination des États-Unis, il avait perdu la pratique de l'anglais, au point de ne pouvoir se faire comprendre des officiers du bord attachés à sa personne. Huit jours après, il improvisait des harangues devant les foules enthousiastes de New-York ou de Boston.

Quand il traversa Milan pour se rendre à Rome, il trouva des accents émus pour répondre en italien aux applaudissements de la jeunesse milanaise. Et n'a-t-on pas vu cet homme, qui était Wallon de naissance, acquérir la maîtrise du flamand, qu'il parlait avec ses prêtres et dont il se servait en public ?

Sa puissance de travail étonnait ceux qui l'approchaient. Sa rapidité de conception n'avait d'égale que

Annuaire de l'Académie.

l'aisance de son style. Il a mis sur les dents tous ceux qui ont travaillé sous sa direction. Un jour — c'était en 1899 — Michel Angelo Billia accusa de matérialisme les solutions idéologiques que Mercier défendait à l'encontre des cartésiens et des spiritualistes exagérés. Il semblait à ce rosminien ombrageux que faire des sensations les pourvoyeuses de nos idées, c'était fatalement dépouiller celles-ci de leur caractère supérieur et original. Le reproche était cinglant. Mercier voulut répondre sur l'heure à ce flot d'incriminations que le courrier venait de lui apporter. Vers les sept heures du soir, il appela le secrétaire de rédaction de la *Revue néo-scolastique*, lui demandant d'arrêter l'impression de la livraison qui était à la veille de paraître. Mais déjà la livraison était en retard. Le secrétaire plaida la cause des abonnés et des lecteurs — créanciers exigeants qui tiennent à être servis à l'échéance — et proposa de différer de trois mois la réponse nécessaire. Quelle ne fut pas sa surprise de recevoir le lendemain, au petit jour, un manuscrit tout frais, écrit durant la nuit, verte réponse au contradicteur téméraire.

Car Mercier trouvait dans la discussion un stimulant qui le rendait redoutable. Elle déclenchait en lui des ressorts qui mettaient au jour des réserves insoupçonnées. Marcel Hébert, ou les journalistes qui l'ont attaqué sur des points de doctrine, ont reçu des réponses et des démentis terribles à l'égal de coups de massue. D'autres, au cours de la guerre, en firent l'expérience. Il rédigeait ces écrits de circonstance en des moments dérobés à l'étude, à la lumière discrète d'une lampe que ses familiers de la rue des Flamands voyaient brûler à des heures avancées de la nuit.

Notice sur le Cardinal Mercier.

Toute sa vie il demeura fidèle à ces habitudes de dur labeur, peinant quand les autres se reposaient. Dans l'automobile qui menait l'archevêque d'un village à l'autre de son vaste diocèse, il avait fait installer une table pliante dont il faisait un bureau de travail.

Quand un homme se donne à ses auditeurs comme cet homme s'est donné, il est certain d'être payé de retour. Professeur à Louvain, Mercier fut l'objet des sympathies et des affections de tous ceux qu'atteignait son enseignement ou sur lesquels s'étendait son action. On l'adorait. Il le vit bien lors de cette inoubliable manifestation du 2 décembre 1894, organisée en l'honneur du maître et du fondateur de l'Institut naissant de Philosophie. Ce jour, on détela les chevaux qui traînaient sa voiture, et les rues qui avoisinaient sa demeure furent bloquées par la foule qui vint l'applaudir. C'était le prélude des triomphes qu'il devait connaître plus tard sur de plus grands théâtres : en septembre 1919, cinquante mille personnes de toute croyance, rassemblées devant la cathédrale de Baltimore, s'inclinaient devant sa main bénissante, et des masses humaines s'agrippaient aux berges de la voie, arrêtant par leurs acclamations le train qui l'emportait d'une ville à l'autre des États-Unis.

II.

L'Œuvre.

Aux environs de 1882, un retour au thomisme parut une utopie aux yeux d'un grand nombre. On ne remonte pas le cours des âges. Toute tentative de restaurer telle

Annuaire de l'Académie.

quelle une phase du passé n'est-elle pas condamnée à l'échec? Témoin les efforts impuissants de la Renaissance du XV^e siècle pour vivifier l'atomisme ou le platonisme antiques. Et à supposer possible une restauration du passé, à quelle période nous reporterait le thomisme? En plein moyen âge, ce qui, pour la plupart des penseurs du XIX^e siècle, signifiait en pleine barbarie, en pleines ténèbres.

Mercier avait réponse à ces objections irritantes. « Il ne s'agit pas, écrit-il dans son article-programme, de retourner en arrière, ni d'asservir notre pensée à celle d'un maître — ce maître fût-il Thomas d'Aquin. Mais quand, après examen, on reste convaincu qu'une doctrine représente le plus puissant effort de la pensée, la solution la plus approchée des problèmes primordiaux de l'esprit, c'est un devoir d'y souscrire, sous peine de trahir la vérité (1). »

Pour éprouver la valeur intrinsèque du thomisme, il le « repensa », car toute philosophie est le fruit d'une réflexion personnelle; il le jeta dans la mêlée des controverses modernes. Et la conviction se fit inébranlable chez lui que le thomisme était de taille à soutenir le parallèle avec les *autres philosophies de notre temps* et à se mettre en harmonie avec les sciences modernes — deux directives nouvelles qui présidèrent constamment à son travail de reconstruction. Du coup, le thomisme muait en néo-thomisme; il devenait un phare pour le présent; il se transposait en idéal sur le plan de l'avenir.

(1) *La Philosophie néo-scolastique*, dans REVUE NÉO-SCOLASTIQUE, 1894, p. 14.

Notice sur le Cardinal Mercier.

Le parallèle avec les philosophies modernes ! Si Mercier mit tant de soin à exposer et à passer au crible le cartésianisme, le positivisme, le kantisme, le monisme postkantien, le néo-criticisme, le pragmatisme, sous leurs formes les plus récentes, ce ne fut pas par dilettantisme de démolisseur, ou par un vain étalage d'érudition, mais afin de donner au thomisme un brevet de modernité. « Nous témoignerions que nous avons bien peu de foi dans la solidité ou l'efficacité de nos doctrines si nous hésitions à les confronter avec celles qu'elles heurtent à chaque tour du chemin (1). » — « Pour qui philosophons-nous sinon pour les hommes de notre temps (2)? »

N'est-ce pas philosopher pour les hommes de son temps que de poser les problèmes philosophiques dans les termes où ceux-ci les posent, et de faire voir que les réponses fournies par le néo-thomisme valent autant et plus que les systèmes à la mode ? Cette supériorité tient à des raisons profondes, dont il sera question plus loin, et qui lui confèrent le bénéfice d'une sorte de pérennité. A-t-on assez abusé de cette pérennité de la philosophie pour déclarer superfétatoire le contact avec les philosophies vivantes ! Des amis maladroits du thomisme déclaraient — il s'en rencontre encore aujourd'hui — que la vérité se passe du commerce avec l'erreur.

A quoi Mercier faisait cette autre réponse :

« Ayons la persuasion que nous ne sommes pas seuls

(1) *Le Bilan philosophique du XIX^e siècle*, dans REVUE NÉO-SCOLASTIQUE, 1900, p. 327.

(2) *Les Origines de la Psychologie contemporaine*, p. 463.

Annuaire de l'Académie.

en possession de la vérité et que la vérité que nous possédons n'est pas la vérité entière (4). »

C'est donc aussi pour enrichir le thomisme qu'il faisait le tour des philosophies contemporaines, en quête des nouveautés heureuses que d'autres systèmes recèlent.

En est-il exemple plus frappant que l'utilisation qu'il fit du kantisme, afin de combattre Kant sur son propre terrain? Mercier pose le problème de la certitude dans des termes psychologiques que ne comportait pas la mentalité du XIII^e siècle, mais que le philosophe de Königsberg a imposés aux philosophes du XIX^e et du XX^e siècle. Puis il aboutit, aux antipodes du kantisme, à ce réalisme modéré de Thomas d'Aquin, vers lequel, depuis la guerre, les meilleurs esprits reviennent en masse.

Coup de maître, qui arracha aux kantiens allemands l'aveu que Thomas d'Aquin et Kant sont les épigones de deux conceptions du monde, rivales inconciliables, *Der Kampf zweier Welten* (2).

L'union étroite entre le thomisme et les sciences particulières est une seconde directive qui commanda l'œuvre de restauration philosophique à laquelle Désiré Mercier a attaché son nom. Ici, non plus, il ne s'inspire pas d'une vaine coquetterie ou du désir de sacrifier au goût du jour, mais il vise à restituer à la philosophie son caractère synthétique, sa physionomie de science générale, qui lui est essentielle. Car elle est,

(1) *Le Bilan philosophique du XIX^e siècle*, dans REVUE NÉO-SCOLASTIQUE, 1900, p. 328.

(2) EUCKEN, *Kantstudien*, 1901, p. 1.

Notice sur le Cardinal Mercier.

par opposition aux sciences particulières, « la connaissance de l'universalité des choses par leurs causes suprêmes » (1). « La philosophie est l'explication la plus complète possible de l'ordre universel. Elle est cela et pas autre chose. Les sciences commencent cette explication ; elles y tâchent dans un domaine particulier ; la philosophie vient après elles (2). »

Les sciences particulières étudient le réel par tranches, en détail ; elles se livrent à l'étude descriptive, comparative, inductive d'un groupe de choses. La philosophie est une sorte de vue panoramique des réalités de ce même univers ; elle est une manière de tout savoir, en ce sens qu'elle est en quête de déterminations qui se trouvent partout (3). Or, les vues d'ensemble présupposent l'investigation du détail. Au lieu de vivre à l'égard des sciences en état de divorce, la philosophie doit contracter et maintenir avec elles un commerce constant ; se pourvoir chez elles des faits et des documents qui serviront de matériaux à ses synthèses. « La vérité est que la philosophie fait corps avec la science et n'en est que le développement naturel (4). » La cosmologie, ou philosophie de la nature inorganique, écrit-il, doit s'appuyer, sur les sciences physiques et mathématiques ; la psychologie sur les sciences naturelles ou biologiques ; la critériologie sur les sciences historiques ; la philosophie morale et sociale sur les

(1) *Les Origines de la Psychologie contemporaine*, 1897, p. 451.

(2) *Le Bilan*, etc., p. 320.

(3) *Métaphysique générale*, 1904, p. 4.

(4) *Le Bilan*, etc., p. 322.

Annuaire de l'Académie.

sciences morales, économiques et politiques (1). De la sorte, la philosophie s'ancrait au roc vif du réel.

Mais n'est-ce pas une illusion? Est-il possible au philosophe de faire le tour des sciences avant d'aborder ses propres recherches? Mercier répond : une science particulière comporte une multiplicité de faits et de détails techniques dont la philosophie n'a pas à se préoccuper, à côté d'autres qui sont révélateurs de la nature intime des êtres, de leurs causes et de leurs lois (2). Un discernement s'impose, et c'est pour effectuer ce discernement qu'il créera à l'Institut de Philosophie un enseignement scientifique adapté aux besoins de la philosophie. Il le voudra distinct de l'enseignement des sciences des facultés, qui « comprennent souvent trop ou trop peu ».

Même circonscrite dans ces limites, une philosophie scientifique comporte des provinces trop vastes pour qu'un seul homme puisse les dominer. Ici, comme ailleurs, une certaine spécialisation s'impose. Il est vrai qu'en philosophie tout se tient, que la métaphysique, par exemple, circule à travers tout son organisme comme le sang par les artères ; mais il est de vastes départements philosophiques qui exigent des aptitudes et une préparation spéciales, en raison des progrès incessants qui emportent les sciences et auxquels la philosophie doit rester attentive. Ces mêmes considérations joueront leur rôle dans l'organisation de l'Institut de Philosophie.

En renversant la cloison qui, depuis Wolf, séparait la philosophie des sciences, Mercier opérerait un retour à

(1) *Rapport sur les Études supérieures de Philosophie*, p. 25.

(2) *Ibid.*

Notice sur le Cardinal Mercier.

l'esprit véritable de l'aristotélisme et du thomisme. Pareille manière de concevoir la philosophie entraînait un corollaire qui derechef ramenait à la tradition la philosophie qu'il allait édifier : comme les Grecs et les hommes du moyen âge, il voulut rendre à la philosophie son extension plénière et sa cohésion. La mutilation de la philosophie a commencé, il y a un siècle, le jour où l'on a prétendu l'amputer de la métaphysique. Sous les attaques combinées du positivisme et du kantisme, la génération qui précède la nôtre déclarait inaccessibles les déterminations profondes de l'être, parce que, si elles existent, elles habitent des zones qui sont hors des prises de l'expérience sensible. La philosophie de la nature était tombée dans le décri; l'étude des rapports de l'âme et du corps rayée de la psychologie, et celle-ci, réduite à une description de phénomènes, s'était détachée de la philosophie pour se ranger dans le groupe des sciences particulières. L'éparpillement des branches philosophiques continue sous nos yeux, puisque la logique mathématique ou symbolique à son tour prétend se désannexer de la souche mère et devenir une discipline étrangère.

Le moment vint où la philosophie n'était plus qu'une éternelle discussion sur la valeur et sur les limites de la connaissance. Question vitale assurément à laquelle Mercier consacra le meilleur de sa pensée, mais non question unique. L'artisan qui consumerait son temps à examiner les défauts et les qualités de ses outils ne s'en servirait jamais et n'opérerait rien d'utile. Quelque limitée que soit la connaissance humaine, il importe de bâtir par son moyen une conception du réel. Or, on ne

Annuaire de l'Académie.

peut le faire que moyennant de rendre à la philosophie les parties dont on l'a dépouillée et de la reconstituer dans son intégrité originelle. « Quelque difficile que soit la tâche, il importe avant tout que la métaphysique reconquière son action légitime sur les esprits (1). » Sa réhabilitation mettra fin au subjectivisme énervant qui réduit à de pures combinaisons de concepts des éléments de réalité dont la valeur est indépendante de ces concepts. Elle réintégrera dans ses droits la philosophie de la nature, la psychologie et la morale rationnelles.

Car la métaphysique est à la philosophie ce qu'une clef de voûte est à un assemblage d'ogives : elle leur permet de tenir. En philosophie tout est solidaire. « Pas de philosophie sans synthèse, pas de philosophie achevée sans synthèse intégrale (2). » Peu de philosophies satisfont, au même titre que la scolastique de Thomas d'Aquin, à ce besoin d'unité qui est une loi de l'esprit. C'est parce qu'elle est si cohérente qu'elle a exercé tant d'attrait sur les intellectuels d'Occident.

Ce n'est pas seulement la métaphysique qui, de son domaine propre, étend son emprise sur tous les autres départements de la philosophie, et notamment intervient pour assurer les bases de la morale et du droit social; c'est aussi la psychologie qui, par les solutions qu'elle donne au problème de l'origine et de la portée de la connaissance humaine, commande la logique et limite l'empire de la métaphysique. De même que la

(1) *La Philosophie néo-scolastique*, dans REVUE NÉO-SCOLASTIQUE, 1894, p. 16.

(2) *Vers l'Unité*, p. 132.

Notice sur le Cardinal Mercier.

ligne de l'action est tracée par la spéculation, les lois de la conduite privée s'harmonisent avec celles de la vie publique. Aucun divorce n'est possible ni entre la morale personnelle et le droit naturel, ni entre celui-ci et le droit politique. Car « il est légitime que l'homme réfléchi confronte ses opinions ou ses convictions avec les conséquences morales ou sociales auxquelles elles lui apparaissent logiquement enchaînées » (1).

Mercier ne se lasse pas de critiquer la philosophie des compartiments étanches pratiquée par les kantien et par les volontaristes de toute nuance. Par contre, il salue avec joie les efforts de Bergson, de Le Roy, de Wilbois, de Maurice Blondel, qui reviennent « par des voies partiellement convergentes vers une conception plus organique, plus unifiée de la philosophie » (2).

Le retentissement d'une doctrine thomiste sur une autre doctrine thomiste est un des caractères que le maître a mis en pleine lumière dans ses divers ouvrages de philosophie. En raison de ces répercussions doctrinales, il imposait à ceux qui voulaient s'initier à la philosophie de Thomas d'Aquin de faire le tour complet de la synthèse thomiste. Pas de dilettantisme ! Les incursions faciles dans quelque coin spécial l'irritaient comme un effort voué à la stérilité.

La production de Mercier se résume avant tout dans son grand *Cours de Philosophie*. Il y met en œuvre les principes vivifiants qu'il avait énoncés dans son *Rapport*

(1) *Vers l'Unité*, p. 126.

(2) *Ibid.*, p. 133.

Annuaire de l'Académie.

sur les *Études supérieures de Philosophie*, et l'ampleur du plan répond point par point au caractère synthétique du thomisme. Lui-même publia une *Psychologie*, une *Critériologie*, une *Métaphysique*, une *Logique*. Il fit circuler en autographie une *Théodicée*, une *Morale*, un *Droit naturel*. Qu'on ajoute à cela un ouvrage de premier ordre, plus libre d'allures et consacré aux *Origines de la Psychologie contemporaine*; un nombre considérable d'articles de revue, d'écrits de circonstance, et l'on aura une idée de la fécondité de ce grand remueur d'idées.

La *Psychologie* fut, dès le début, l'objet de ses préférences, avec la *Critériologie*, qui n'est qu'un rameau détaché du tronc psychologique. Sa manière fut une révélation. Toutes les ressources de la psycho-physique naissante sont mises à profit. Dans le traitement des phénomènes psychologiques, dont il souligne toujours le côté intérieur et le côté organique, on trouve une application remarquable de la façon dont il entend approprier les théories anatomiques, physiologiques au service de la philosophie. Les grandes théories sur l'âme spirituelle, sur l'immortalité, sur la personnalité sortent triomphantes de ces longues enquêtes.

Dans la *Critériologie*, qui fixa sa réputation, il aborde le problème angoissant de l'heure, celui que nul ne peut éviter : le fondement de la certitude. La philosophie contemporaine y défile tout entière. Il libère l'esprit de l'étreinte du subjectivisme; il montre l'insuffisance de toutes les philosophies qui font de la certitude une affaire de sentiment, d'utilité, d'instinct, de croyance — pour établir la royauté de l'intelligence et lui restituer la fonction de dire vrai. Le réalisme modéré, qui

Notice sur le Cardinal Mercier.

s'était constitué progressivement au moyen âge et que Thomas d'Aquin a condensé en formules lapidaires, est mis en pleine valeur. On se sent soulagé, au fur et à mesure qu'on suit Mercier le long de ces voies nouvelles; soulagé du phénoménisme kantien, soulagé du subjectivisme de toute nuance qui pesait alors sur les esprits comme une atmosphère déprimante et qu'un vent de réaction est aujourd'hui en voie de balayer.

Puis, il se tourna du côté de la *Métaphysique*, dont il avait si souvent marqué le rôle régulateur. Non pas vers une métaphysique nuageuse et purement déductive, mais vers une étude de la substance corporelle, de la réalité qui tombe sous l'expérience, du τὸδε τι d'Aristote, aux fins de la considérer sous l'aspect général de l'être qu'elle est et qu'elle contient. C'est l'individuel seul qui existe et qui peut exister. Le monde réel de Thomas d'Aquin est un monde pluraliste. Rien n'est plus opposé au génie du thomisme que la conception moniste qui pose en thèse la fusion de tous ou de plusieurs en un. La personnalité humaine se révolte à l'idée que notre *moi* se mêle à d'autres *moi*, ou s'évanouit dans un grand tout. Toute la richesse ontologique de la substance individuelle est étalée dans cet ouvrage fondamental : l'acte et la puissance, la substance et l'accident, la matière et la forme, la causalité efficiente et la finalité, l'essence et l'existence.

La *Logique* est une étude de l'architectonique des sciences, une analyse des étapes que suit l'esprit humain quand celui-ci concentre son attention sur un point de vue, un « objet formel », et systématise ses jugements et ses syllogismes dans une construction qui met cet objet

Annuaire de l'Académie.

formel en pleine lumière. On n'y rencontre rien de ce formalisme desséchant qui a discrédité la logique aristotélicienne du XVI^e et du XVII^e siècle. Peu de formules, mais une analyse de la manière dont l'esprit procède quand il bâtit une science. Fortement établi sur des positions intellectualistes, il est en mesure de répondre aux objections d'un Couturat ou d'un Bertrand Russell contre la théorie aristotélicienne du jugement, et de montrer, à l'encontre de Stuart Mill et d'Alexandre Bain, que le syllogisme ne ressemble pas à un plat d'écrevisses où un monceau d'écaillés dissimule un peu de chair. Il lui eût été non moins facile — en s'inspirant du même intellectualisme — de répondre aux critiques que les logiciens mathématiques font circuler, à l'heure actuelle, contre la doctrine scolastique du raisonnement. Mercier regardait comme la maitresse pièce de la logique d'Aristote, non pas le traité de l'*Interprétation* ou les *Premiers Analytiques*, — mais les *Derniers Analytiques*, où le philosophe de Stagire étudie la science et les procédés de sa systématisation. La *Logique* de Mercier est, comme le reste de sa philosophie et en harmonie avec elle, une glorification des idées abstraites qui constituent la royale prérogative de l'homme. Son œuvre est une justification de la parole de H. Poincaré : « La science sera intellectualiste ou elle ne sera pas ».

Les autographies consacrées à la *Théodicée*, à la *Cosmologie*, à la *Morale*, au *Droit naturel* ne contiennent qu'un canevas provisoire. Combien suggestives néanmoins ces ébauches qui s'écartent des chemins battus et montrent dans quel sens l'application de méthodes nouvelles peut régénérer le vieux fonds des idées thomistes.

Notice sur le Cardinal Mercier.

Sa *Théodicée* fait une place à l'histoire des religions, c'est-à-dire à l'observation des faits. Sa *Morale* est toute pénétrée de métaphysique; son *Droit naturel* rencontre tous les systèmes qui ont vu le jour depuis la Renaissance et utilise les documents sociaux; et l'une et l'autre sont basées sur les doctrines de la personnalité humaine. Sa *Cosmologie* part des faits chimiques et cristallographiques pour justifier une conception de la nature des corps. Dans sa pensée, d'autres devaient aborder ces vastes sujets qu'il n'eut pas le temps d'élaborer, et leurs ouvrages devaient compléter son grand *Cours de Philosophie*.

Ce *Cours de Philosophie* était l'œuvre scientifique par excellence. L'Institut de Philosophie, qui devait en assurer la réalisation, en reflète les idées maîtresses. Consacrer à chaque branche philosophique un enseignement spécial, auquel serait adjoint un enseignement scientifique approprié, et, parallèlement à ces cours dogmatiques, instituer une chaire d'histoire de la philosophie : tel était l'idéal, le plan merveilleux qu'il caressait. Il fit mieux que le chérir. Il eut le rare bonheur de le voir se convertir en réalité. L'Institut de Philosophie fut fondé en 1894 et connut des années brillantes sous la direction de ce grand conducteur d'hommes. Mercier recruta des collaborateurs, forma des maîtres, attira des étudiants de Belgique et de l'étranger, constitua une bibliothèque. La *Revue néo-scholastique de Philosophie*, qu'il fonda en 1894, se répandit dans le public savant, et l'Institut de Philosophie vit son organisation prise comme modèle, par d'autres instituts similaires, à Paris, à Milan, à Cologne, à Barcelone et ailleurs. D'autre

Annuaire de l'Académie.

part, les ouvrages de Mercier, dont les éditions se succèdent à partir de 1892, et qui sont traduits aujourd'hui dans toutes sortes de langues, ont porté aux quatre coins du monde non seulement le thomisme renouvelé, mais les méthodes qui ont présidé à ce renouvellement. L'œuvre philosophique de Mercier forme un tout compact et unifié. La Belgique lui décerna, en 1907, le prix décennal de philosophie. Dans le monde des spécialistes, elle lui valut d'être placé au premier rang parmi les philosophes contemporains.

III.

L'Archevêque.

En 1905, Mercier demanda et obtint d'être déchargé d'une partie de son enseignement, afin, disait-il, de se consacrer à la publication d'œuvres importantes, qu'il préparait depuis de longues années. L'une d'elles devait être une *Étude philosophique de la Vie*. Elle ne vit jamais le jour. L'année suivante, le professeur fit place à l'archevêque. Ceux qui assistèrent à son sacre ne purent s'empêcher d'évoquer, sous les traits ascétiques du nouveau pontife, la figure d'un Prince de la primitive Église. Il leur semblait voir s'avancer vers l'autel un personnage hiératique descendu des murs de Saint-Apollinaire de Ravenne.

A peine est-il archevêque que le pape le revêt du manteau cardinalice. Drapé dans la pourpre, il impose à tous, croyants et incroyants, gens du peuple ou hommes de culture. Le souci d'intérêts religieux considérables, un travail acharné et, malgré sa vie répandue au dehors,

Notice sur le Cardinal Mercier.

le repliement sur elle-même d'une âme profondément mystique ont émacié les traits, accusé les muscles faciaux, enfoncé les yeux, aiguisé l'éclat de la prunelle. Cet homme est un saint, un homme de Dieu.

On pouvait craindre que le nouveau prélat, placé désormais à la tête d'un des diocèses les plus peuplés de l'univers, ne fût contraint de dire adieu à la philosophie et à l'étude qu'il avait tant aimées.

Il n'abandonna ni l'une ni l'autre; bien au contraire, il les fit bénéficier des expériences nouvelles religieuses, morales et sociales dont il était le témoin ou l'initiateur. De 1906 à 1919, Désiré Mercier trouva le temps de publier trois volumes d'œuvres pastorales remplis d'allocutions et de discours de circonstance, des études remarquables sur l'éducation, sur la vie de l'âme, sur cent sujets d'actualité. A chaque page on retrouve le tour d'esprit du psychologue et cette propension naturelle, cette aisance souveraine à traiter les questions de haut, qui trahit le métaphysicien. Le philosophe est partout présent. Parfois la philosophie affleure et on la reconnaît expressément. Plus souvent elle demeure souterraine et, comme les fondations invisibles qui portent les grandes cathédrales, elle soutient tout l'édifice de sa pensée.

IV.

L'Académicien.

C'est à titre de philosophe que l'Académie de Belgique invita Désiré Mercier à prendre rang parmi ses membres. Élu correspondant de la Classe des Lettres le 4 décembre 1899, et membre titulaire le 5 mai 1902, il assumait

Annuaire de l'Académie.

aussitôt dans les travaux de la Compagnie une part active, où il est aisé de reconnaître les grandes préoccupations qui étaient devenues la trame de sa vie scientifique. Son *Étude sur la Psychologie expérimentale et la philosophie spiritualiste* (1), dresse le programme de ce qu'il avait conçu et de ce qu'il réalisa. En même temps qu'il répudie le spiritualisme outré, pour qui le corps n'est qu'une guenille encombrante, il montre que le spiritualisme aristotélicien et thomiste n'a rien à redouter des recherches retentissantes organisées dans les laboratoires de psychologie expérimentale de Leipzig. Wundt lui-même n'a-t-il pas été ramené comme par la main — de même qu'aujourd'hui Mac Dougall et tant d'autres — vers une conception des rapports de l'âme et du corps qui s'amorce à l'animisme d'Aristote et de Thomas d'Aquin? Je le vois encore lorsque, rédigeant ces pages nerveuses et étincelantes, il consigne sa porte, et quatre jours durant s'abstrait des labeurs quotidiens, vivant seul avec ses idées et ses livres. Rédigée tout d'une haleine, avec cet entrain qu'il sut toujours mettre aux tâches urgentes, cette étude compte parmi ses meilleures productions et le temps n'a rien enlevé de son actualité. Régulièrement Mercier vient apporter à l'Académie les résultats de ses enquêtes, et dans les travaux publiés par les *Bulletins* il est possible de suivre l'évolution de sa pensée toujours mûrissante.

Tel, le discours prononcé à l'inauguration du monument Bossuet à Meaux (2), où il avait accepté de représenter l'Académie.

(1) *Bulletin de l'Académie*, 1900, p. 421.

(2) *Ibid*, 1914, pp. 483-490.

Notice sur le Cardinal Mercier.

Tel, et plus encore, le remarquable discours de 1913 auquel il donna pour titre : *Vers l'Unité*, et dans lequel il met à nu les besoins de l'âme contemporaine. On a parlé d'une évolution dans sa doctrine. Le terme est inexact. Sa conception du monde et de la vie n'a changé en rien, mais elle s'est complétée, assouplie, enrichie de vues nouvelles, sans que cet enrichissement ait exigé l'abandon d'aucune théorie maîtresse. Il est naturel, en effet, que le maniement des hommes, le spectacle des misères et des faiblesses vues de près, aient amené ce grand observateur à donner plus d'attention à l'aspect moral, social et religieux du problème philosophique. « Du poste où Dieu m'a placé, disait-il déjà aux fêtes jubilaires de Louvain, j'entends sans cesse s'élever les cris et les gémissements de cette multitude insatiable d'âmes en quête de leur nourriture de vérité. » Cette nourriture de vérité doit entretenir toutes les forces vives de notre être, celles du cœur non moins que celles de l'esprit, car « il faut aller à la vérité de toute son âme »; il faut « soumettre à la raison réfléchissante l'ordre moral aussi bien que l'ordre spéculatif, à l'effet d'unir en une synthèse intégrale tout le contenu de la conscience humaine ». Mercier s'élève contre l'isolement intellectuel auquel on condamne l'homme quand on le réduit à être une machine à penser, sans amour et sans haine; il veut qu'on étudie dans toute sa riche réalité le fait de conscience avec les répercussions morales et sociales qu'une doctrine théorique peut entraîner; et comme le fait religieux fait partie de l'expérience totale de la vie, il demande que ce fait ne soit pas exclu d'une conception « unitaire ». Le Cardinal constate avec joie que divers

Annuaire de l'Académie.

courants de pensée ramènent la philosophie vers cet état d'équilibre; il s'incline devant le groupe de penseurs, à « l'originalité puissante » que possède la France contemporaine : un Ollé-Laprune, un Bergson, un Le Roy, un Wilbois, un Blondel. Ces données intégrales et immédiates de la conscience, où l'élément émotif et moral complète l'élément intellectif, c'est encore l'intelligence, et elle seule qui s'en occupera. « Le philosophe ne peut dépouiller sa nature. Il pensera humainement. Or, penser humainement, c'est, malgré qu'on en ait, abstraire des concepts, les composer ou les dissocier; c'est faire cela, rien que cela. » Il n'est donc pas question de tourner le dos à l'intellectualisme et d'ouvrir la philosophie à des invasions mystiques. De tous les mouvements contemporains où se prépare la revanche de l'intellectualisme, la scolastique moderne est à l'avant-garde, et c'est un de ses côtés les plus originaux et les plus actuels.

Harangue d'apparat par l'élévation des idées et la distinction de la forme, le discours de 1913 s'enveloppe de solennité en raison des circonstances. Cette année, le Cardinal était président de l'Académie royale de Belgique — et c'est en cette qualité qu'il prit la parole dans la Salle de Marbre.

Drapé dans la robe écarlate qu'il portait avec une incomparable élégance, ce grand prince de l'Église, que S. M. le Roi des Belges et des diplomates, accrédités à la Cour, étaient venus écouter, apparaissait déjà alors comme un personnage symbolique et le serviteur d'un haut idéal. On était, sans le savoir, à la veille du grand cataclysme. Trois ans plus tard, lorsque la guerre a

Notice sur le Cardinal Mercier.

amplifié jusqu'aux limites de l'univers civilisé le théâtre où le Cardinal est appelé à jouer un rôle de premier plan, il se souvient de ce discours prophétique par lequel il avait inconsciemment préludé à l'action où le conflit mondial allait le jeter, faisant de lui, prince de l'Église et prince de la science, un des hommes publics les plus marquants de l'époque. Le 10 juin 1916, au milieu des tribulations que lui crée l'occupation, il écrit aux traducteurs anglais de son *Manuel de Philosophie*⁽¹⁾ : « Les événements sinistres de ces deux dernières années ont secoué les âmes..., le besoin d'idéal est devenu plus impérieux..., le moment est propice de présenter aux esprits inquiets une solution adéquate aux appels de la totalité de la conscience... »

La guerre finie, tandis que les travaux de sa charge devenaient accablants, et que les visiteurs accourus des deux mondes se disputaient ses minutes, il trouvera encore le temps de fréquenter les séances de l'Académie.

Le souvenir le plus durable qu'il laissera dans la mémoire de ses confrères sera celui de l'exquise courtoisie, faite de franchise et de simplicité, dont il ne se départit jamais, et qui lui valait, dès le premier abord, sympathie et respect. Le discours sur le *Génie poétique de Dante*, prononcé en 1921, apparaît comme une heure claire dérobée aux journées de labeurs et de soucis dont sa vie était tissée. Elle fait revivre chez le vieillard les amours de l'homme mûr. Le poète altissime, c'est l'Art, c'est la Foi, c'est la Philosophie du XIII^e siècle, c'est tout ce que le cardinal Mercier n'a cessé de chérir.

(1) *A Manual of Modern Scholastic Philosophy*, 8th édit., vol. I. London (Kegan Paul), 1916.

V.

Le Grand Citoyen et l'Homme public.

Invasion de la Belgique; occupation du sol par un pouvoir étranger; vexations de toutes sortes. On connaît les faits, et comment le Cardinal Mercier, en ces longues années de détresse, se fit le guide, le soutien et le protecteur des Belges. Pendant quatre années il est leur lumière, leur appui, leur bouclier; il symbolise leur endurance; il déverse sur eux les trésors de sa tendresse, il soutient leur courage; il les félicite d'avoir obéi à l'honneur — en un mot, pour reprendre l'expression d'un témoin peu suspect, il incarne la Belgique occupée, dont il est le pasteur vénéré et écouté (1). Mercier osa dire que la force n'est pas le droit. Son fier langage fit passer une vague d'émotion sur le monde.

D'autres ont relaté par le détail les phases du duel engagé entre ce vieillard héroïque et les représentants d'une formidable puissance militaire. Mais a-t-on suffisamment remarqué que c'est dans la doctrine qu'il trouva l'armure dont il s'est revêtu pour se mesurer avec ses adversaires et leur tenir tête? Jamais n'éclata mieux la primauté des idées dans les événements de ce monde. Cette même philosophie, où avait baigné la pensée

(1) Déclaration du baron von der Lancken remise le 17 octobre 1918 à Son Émin. le Cardinal Mercier, au nom du Gouvernement général et du Gouvernement de Berlin. (F. MAYENCE, *La Correspondance de S. É. avec le Gouvernement général allemand pendant l'occupation, 1914-1918*, Bruxelles et Paris, p. 433.)

Notice sur le Cardinal Mercier.

calme et sereine du professeur de Louvain, imprègne et vivifie les écrits qu'il échange avec les autorités allemandes, de même qu'elle anime les *Lettres pastorales* dont retentirent les voûtes de nos églises, tandis que les échos s'en répercutaient jusqu'aux confins de l'univers. On y découvre non seulement un code de morale, mais toute l'ossature du droit international. A la conception de l'État accréditée en Allemagne depuis Fichte, le Cardinal oppose une sobre justification de l'individualisme, qui nous reporte au début des commentaires de Thomas d'Aquin sur la *Morale à Nicomaque*. C'est l'homme individuel, dit Mercier, qui est le vrai être social, la vraie substance humaine; une collectivité d'hommes, quelle qu'elle soit, ne met en commun que des activités plus ou moins précieuses et nombreuses en vue d'un but que l'individu isolé ne pourrait atteindre; mais la collectivité, fût-elle une famille ou un État, n'est pas, comme telle, une Entité distincte. « Il n'est pas vrai, écrit-il, que l'État vaille essentiellement mieux que l'individu et la famille, attendu que le bien des familles et des individus est la raison d'être de son organisation. Il n'est pas vrai que la patrie soit un dieu Moloch, sur l'autel de qui toutes les vies puissent être légitimement sacrifiées. La brutalité des mœurs païennes et le despotisme des Césars avaient conduit à cette aberration — et le militarisme moderne tendait à la faire revivre — que l'État est omnipotent et que son pouvoir discrétionnaire crée le Droit (1). »

« Paix » et « Guerre » n'acquièrent leur vrai sens que si

(1) *Patriotisme et Endurance*, Noël, 1914.

Annuaire de l'Académie.

on les étudie à la lumière de ces principes : « le Droit c'est la Paix, c'est-à-dire l'ordre intérieur de la nation, bâti sur la Justice. Or, la Justice elle-même n'est absolue que parce qu'elle est l'expression des rapports essentiels des hommes avec Dieu et entre eux. » « Il n'y a de paix possible que dans l'ordre, continue-t-il, et l'ordre repose sur la Justice et la Charité », car la Paix seule réalise le bien des individus, auquel doit se subordonner celui des États et des nations. C'est la belle définition augustinienne de l'ordre : *Pax tranquillitas ordinis* — que le Cardinal a si bien commentée dans sa *Métaphysique*, et qui naturellement revient sous sa plume. Et c'est encore à la *Cité de Dieu* qu'il emprunte ces autres pensées : « La guerre pour la guerre est un crime. La guerre ne se justifie qu'à titre de moyen nécessaire pour assurer la paix. »

La plénitude doctrinale et la fermeté tranquille de pareil langage disent assez que le défenseur de la cité n'a rien aliéné, aux heures de l'épreuve, des qualités qui, aux heures sereines, marquaient les écrits du savant et de l'évêque. C'est à tort que la plupart des portraits où des artistes ont voulu, depuis la guerre, représenter le grand patriote, prêtent au Cardinal une expression d'angoisse et de terreur. Pour n'en point mentionner d'autres, la toile exécutée par Besnard, en 1915, nous montre, devant un Christ en croix, un homme que l'épouvante rend indécis et presque hagard, la démarche hésitante, la main qui tremble tenant la fameuse *Pastorale* de Noël 1914. Certes, le Cardinal, qui portait sur ses épaules les épreuves de tout un peuple, connaissait la souffrance, mais non l'abattement; la main qui écrivit

Notice sur le Cardinal Mercier.

tant de pages pleines de doctrines et superbes d'éloquence indignée n'est pas celle d'un homme que trouble la crainte. On sait maintenant qu'il fut seul à prendre la responsabilité de ses actes et de ses enseignements, également insensible aux objurgations d'amis timorés et aux menaces ouvertes de ses adversaires.

Quand blanchit l'aube de la paix, et que la Belgique, sortie du cauchemar, se réveilla devant des réalités douloureuses, le champ de l'action exercée par le Cardinal Mercier s'élargit à l'infini. Il cessa d'appartenir à la Belgique, et le monde entier le revendiqua. En 1919, les États-Unis d'Amérique l'invitent à se rendre au devant des acclamations du peuple, et son voyage est un triomphe sans égal. Rois et princes, ambassadeurs et hommes d'État, généraux et académiciens, artistes et écrivains, tous ceux qui portent un nom dans les deux continents prennent le chemin de la petite ville archiépiscopale de Malines pour saluer le prélat devenu « citoyen du monde ».

Les académies savantes se disputent l'honneur de lui ouvrir leurs portes; les universités du monde entier lui confèrent un titre de docteur *honoris causa*. Le monde catholique s'enorgueillit du lustre qu'il jette sur l'Église, et tous ceux qui veulent conserver au Dieu vivant l'hégémonie des âmes et des sociétés se tournent vers ce grand interprète de la conscience humaine. Le Rabbin de Philadelphie proclame que le sol qu'il foule aux pieds devient sacré; les chefs de l'Église anglicane et épiscopaliennne saluent dans ce grand serviteur du Christ un incomparable artisan d'union et, croyant reconnaître en lui un messager du Christ élu pour une mission

Annuaire de l'Académie.

extraordinaire, lui demandent de travailler avec eux à l'union des Églises. Les peuples s'attachent à ses pas. A New-York ou à Baltimore, des petits et des grands guettent son passage à travers les rues noires de monde, pour toucher les bords de son manteau écarlate, et dès qu'il paraît à Bruxelles la foule l'entoure et l'applaudit.

Ce défilé d'hommages ne se ralentit pas quand la maladie qui devait l'emporter le cloua sur un lit de douleur dans une modeste clinique de la rue des Cendres à Bruxelles. Il y mourut le 23 janvier 1926, en un grand geste de bénédiction qui résume toute sa vie et exprime toute son âme.

La Belgique fit des funérailles nationales à celui qui demeurera une de ses gloires les plus pures, nationales au sens plénier du mot, car ce fut un touchant et réconfortant spectacle de voir ce deuil porté par tout un peuple. Le monde entier s'y associa. La presse internationale, qui avait été attentive à la marche de sa maladie, comme s'il s'était agi d'un pape ou d'un empereur, s'inclina devant sa dépouille mortelle; les gouvernements étrangers saluèrent en lui le grand conducteur d'hommes qui, suivant le mot de Coolidge, le président des États-Unis, avait su rendre l'humanité meilleure.

VI.

L'Influence.

Quel est le secret de l'influence extraordinaire exercée par le Cardinal Mercier?

Pourquoi sa personnalité survivra-t-elle dans la mé-

Notice sur le Cardinal Mercier.

moire enthousiaste de la génération actuelle et grandira-t-elle encore devant le jugement des générations futures? Parce qu'il a montré, mieux que personne, à un moment où tout semblait crouler, que le Droit, l'Honneur, le Devoir, la Vérité habitaient, immuables, des régions inaccessibles à la passion des individus et l'emportement des masses, et dominant les siècles sans subir l'outrage du temps. Aux heures les plus sinistres de la guerre, Mercier a été l'interprète, le docteur de cette loi non écrite, qui est gravée au plus profond des consciences, et qu'évoquent tour à tour, à travers l'histoire, les prophètes et les grands poètes, les princes de l'éloquence et de la philosophie, un Michée ou un Sophocle, un Cicéron ou un saint Augustin ou un saint Thomas. Il a fait apprécier à l'humanité ce que son patrimoine contient de plus auguste, et c'est pour cela qu'il a su la rendre meilleure. Aux yeux des masses, Mercier est devenu un surhomme — tout simplement pour avoir montré ce que comporte la dignité d'homme.

Mais ses contemporains, en applaudissant à la doctrine qu'il a enseignée au mépris de tous les obstacles, ont applaudi sans le savoir à la philosophie où cette doctrine s'alimente. S'il est vrai que les circonstances ont permis au Cardinal Mercier de donner sa vraie mesure, il ne faut pas perdre de vue qu'elles ne firent en définitive que lui fournir une occasion de manifester à la face du monde le résultat de ses recherches théoriques. Il a cultivé la vérité non pas comme une plante de luxe et d'apparat, mais pour que ses fruits servent d'aliment et de tonique.

Ceci nous reporte, par delà les lettres pastorales, les

Annuaire de l'Académie.

discours, les allocutions qui ont soutenu ou enflammé les masses, à l'influence exercée par le savant et le philosophe sur le mouvement des idées contemporaines, — influence moins aisée à définir, mais plus profonde et plus durable.

On peut répondre sans hésitation que Mercier a été le principal initiateur de la renaissance du thomisme, dont l'action continue en profondeur et en étendue; bien plus, qu'il a imposé le néo-thomisme à l'attention de tous et qu'il lui a fait prendre rang parmi les systèmes entre lesquels un esprit averti du XX^e siècle est appelé à faire son choix (1).

Si le néo-thomisme a culbuté le spiritualisme cartésien, le rosminianisme, l'ontologisme; s'il a rallié autour de ses doctrines un nombre d'adhérents dont le nombre ne cesse de croître; s'il est devenu une puissance, c'est à l'initiation de Mercier qu'en revient l'honneur. Aujourd'hui, on ne conteste plus la valeur de la synthèse dont il s'est fait le serviteur, on la discute; on l'adopte ou on la rejette. Ceux même qui ne la reprennent pas en entier subissent l'ascendant de certaines de ses doctrines. On a vu récemment des esprits d'élite, comme A.-E. Taylor, renoncer au monisme pour accueillir les conceptions pluralistes de Thomas d'Aquin. D'autres, qui étouffaient dans la prison du relativisme, ont été séduits par les

(1) Le sixième Congrès international de Philosophie qui s'est tenu à Harvard, en septembre 1926, a porté à l'ordre du jour de ses discussions : *Neo-Scholasticism. A discussion of the Value of Scholastic Philosophy in Terms of the Present.*

Notice sur le Cardinal Mercier.

assurances rationnelles incomparables que procurent sa métaphysique et sa morale. Un Duhem s'enthousiasma pour le dynamisme modéré qui se dégage de la théorie de la matière et de la forme et chercha dans la doctrine thomiste de la qualité, des armes pour combattre le mécanisme. Un Boutroux applaudit à la conception synthétique de la philosophie. Plus que jamais la philosophie scientifique est aux honneurs et, de ce côté encore, la tentative de restauration néo-thomiste rencontre des sympathies. A leur surprise, les néo-réalistes anglais et américains ont vu leurs enquêtes critériologiques aboutir à une théorie de la certitude qui est voisine de celle du XIII^e siècle. Enfin, tous ceux qui sont fatigués du pragmatisme ont subi l'attraction de l'intellectualisme thomiste et le prestige des idées claires et distinctes dont Thomas d'Aquin, avant Descartes, a établi la primauté dans la vie psychique.

En vertu d'une sorte de contagion sympathique, le retour à Thomas d'Aquin est devenu le point de départ d'un vaste mouvement d'études historiques portant sur le moyen âge philosophique. Toute la scolastique a bénéficié de l'intérêt dont Thomas d'Aquin est le centre. Mercier avait prédit, dès 1894, que l'ouverture des Archives vaticanes révélerait des trésors insoupçonnés, et l'événement a donné raison à ses espérances. C'est toute une période de l'histoire de la pensée humaine qu'ont mise en valeur la légion de pionniers qui, depuis 1894, ont défriché le sol philosophique des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. Depuis qu'on traite, avec des méthodes de précision critique, les productions intellectuelles de ces âges injustement taxés de barbares, on ne cesse de

Annuaire de l'Académie.

découvrir des systèmes d'idées devant lesquels doivent s'incliner avec vénération les plus sceptiques. Le fil de la tradition est renoué. Tout comme on a reconnu la chaîne d'or qui relie Giotto à l'art de la Renaissance, il est devenu évident à tous les yeux que le XVII^e siècle n'a pas opéré une révolution dans les idées, mais une évolution et un enrichissement. C'est grâce à la tradition, écrit Pascal, que « toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours, qui apprend continuellement ». Pascal a raison. Il n'est pas de solution de continuité dans le travail civilisateur.

L'enthousiasme que suscite le retour à la scolastique du moyen âge et à celle de Thomas d'Aquin en particulier tient à des raisons profondes. C'est la scolastique des grands siècles médiévaux qui a façonné l'âme des nations modernes. Thomas d'Aquin, qui est son interprète de génie, cristallise sous sa forme la plus pure le mode de penser des races anglo-celtes, germaniques et néo-latines qui sont les ouvrières de notre civilisation. Les théories capitales du thomisme — telles le pluralisme, l'horreur du monisme, le respect de la personnalité, le prestige des idées abstraites, la place centrale d'un Dieu surélevé au-dessus du monde et distinct de lui — traduisent les aspirations les plus profondes de cette civilisation. En ramenant les esprits à Thomas d'Aquin, Désiré Mercier a répondu aux aspirations les plus profondes de la conscience occidentale.

Sa foi dans la possibilité même de ce réveil reposait sur une théorie du progrès qui fait partie intégrante du thomisme, et qui explique les directives de la reconstruc-

Notice sur le Cardinal Mercier.

tion qu'il a tentée : tout n'est pas fluent dans les philosophies qui passent; la vérité du temps des Grecs et des scolastiques n'a pas cessé d'être la vérité d'aujourd'hui; le moyen âge a constitué un patrimoine doctrinal durable qu'il convient sans cesse d'enrichir et d'adapter à des nécessités nouvelles.

La scolastique est la *philosophia perennis* des Occidentaux; elle durera tant que durera la civilisation, qui, partie de Grèce et transformée par le christianisme, est devenue l'atmosphère psychique que nous respirons. Seul un cataclysme ethnique, tel que l'absolue prédominance des races jaunes, pourrait enfouir sous les débris du vieux monde le produit doctrinal constitué par le moyen âge chrétien. Mais ce produit ne peut vivre d'une vie féconde que s'il s'adapte aux conditions toujours changeantes de la civilisation. « La pensée philosophique n'est pas une œuvre achevée, elle est vivante comme l'esprit qui la conçoit. Elle n'est donc pas une sorte de momie ensevelie dans un tombeau autour duquel nous n'aurions qu'à monter la garde, mais un organisme toujours jeune, toujours en activité, et que l'effort personnel doit entretenir, alimenter pour assurer sa perpétuelle croissance (1). »

Mercier sait faire la part du fixe et du mobile, de l'ancien et du nouveau : *vetera novis augere*. Les grandes leçons qu'il donna aux autorités allemandes ne sont que l'application à des situations données et passagères de principes éternels et immuables.

La personnalité du Cardinal Mercier ne connut ni

(1) *Le Bilan*, etc., p. 320.

Annuaire de l'Académie.

lacune ni heurt. Elle fut complète et harmonieuse. Il posséda à un degré éminent la logique qui convainc; la clarté qui rend aisé aux intelligences l'accès à la vérité; la prudence qui donne le sentiment de la sécurité; la décision qui entraîne; l'autorité qui s'impose; un sens infiniment délicat du devoir, de ce devoir qui, banal ou héroïque, est la forme sacrée de l'action; — et par-dessus tout la bonté dont le rayonnement est irrésistible, *bonum est diffusivum sui* — et sans laquelle il n'y a pas de vraie grandeur.

M. DE WULF.

Notice sur le Cardinal Mercier.

BIBLIOGRAPHIE.

TRAVAUX ACADÉMIQUES.

*Bulletins de la Classe des lettres et des sciences
morales et politiques.*

- La psychologie expérimentale et la philosophie spiritualiste. (1900, p. 421.)
- Rapport sur le mémoire de concours de 1901 : *Sur la méthode de la psychologie humaine.* (1901, p. 452.)
- Rapport sur le mémoire du concours de 1902 : *Sur le déterminisme.* (1902, p. 183.)
- Note sur le livre de M. Maurice De Wulf : *Les philosophes belges. Textes et études.* T. I^{er}. Le traité « de unitate formæ » de Gilles de Lessines. (1901, p. 111.)
- Note sur un livre de Don L. Janssens : *Praelectiones de Deo uno.* (1905, p. 147.)
- Rapport sur un mémoire du concours de 1903, en réponse à la question : *Étudier la vie, les œuvres et l'influence de Godefroid de Fontaines.* Auteur couronné : M. Maurice De Wulf. (1903, p. 260.)
- Rapport sur un mémoire de M. Laminne : *Les quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre.* (1903, p. 606.)
- Rapports sur un mémoire du concours de 1904 et un mémoire du concours de 1907 : *Sur la nature de l'espace, d'après les théories modernes depuis Descartes.* Auteur couronné : M. Nys. (1904, p. 218, et 1907, p. 185.)

Annuaire de l'Académie.

- Notice sur un livre de M. Maurice de Wulf : *Introduction à la philosophie néo-scolastique*. (1904, p. 51.)
- Rapport sur un mémoire du concours de 1904 : *Sur le déterminisme*. Auteur couronné : M. L. Noël. (1904, p. 223.)
- Rapport sur un mémoire du concours de 1905 : *Sur la théorie de la connaissance et de la certitude de Ch. Renouvier*. (1905, p. 296.)
- Rapport sur un mémoire du concours de 1907 : *Faire une étude critique des « Premiers principes » de Spencer*. (1907, p. 195.)

TRAVAUX NON PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE.

Cours de philosophie.

(Louvain, Institut supérieur de philosophie.)

Vol. I : *Logique* (4^e édit.). 1905. — Vol. II : *Métaphysique générale ou ontologie* (4^e édit.), 1905 (une première édition autographiée). — Vol. III : *Psychologie* (8^e édit., 2 tomes), 1908 (deux éditions autographiées). — Vol. IV : *Critériologie générale ou traité général de la certitude* (6^e édit.), 1906 (deux éditions autographiées). — Les volumes V, *Cosmologie*; VI, *Théodicée*; VII, *Philosophie morale et droit naturel* ont paru en autographie.

AUTRES PUBLICATIONS.

Discours d'ouverture du cours de philosophie de saint Thomas. (Louvain, 1882.)

Léon XIII et la restauration des études philosophiques

Notice sur le Cardinal Mercier.

- (publié en collaboration avec M^{sr} Van Weddingen dans le *Livre d'or du Pontificat de Léon XIII*. (Bruxelles, 1888.)
- Rapport sur les études supérieures de philosophies (présenté au Congrès de Malines le 9 septembre 1891). (Louvain, 1891.)
- Discours prononcé à l'occasion de la remise de son portrait le 2 décembre 1894 (Extrait du *Souvenir* publié par le Comité organisateur sous le titre : *Manifestation en l'honneur de M^{sr} Mercier*. (Louvain, 1895.)
- Les origines de la psychologie contemporaine. (Louvain, 1908, 2^e édit.)
- La définition philosophique de la vie. (Louvain, 1898, 2^e édit.)
- Rapport sur l'Université catholique de Louvain devant la « Royal Commission on University Education in Ireland (Appendix to the second Rapport. Minutes of Evidence) ». (Dublin, 1901.)
- La science cléricale, une polémique avec *l'Indépendance belge*. (Louvain, 1903.)
- Introduction et notions propédeutiques : Psychologie, Critériologie, Ontologie, Théodicée, Logique (dans le *Traité élémentaire de philosophie à l'usage des classes*, édité par des professeurs de l'Institut supérieur de philosophie de l'Université de Louvain. (Louvain, 1905, 2 volumes.)
- Oraison funèbre de Son Éminence le Cardinal Pierre-Lambert Goossens, archevêque de Malines, prononcée aux funérailles, en l'église métropolitaine de Saint-Rombaut, le 30 janvier 1906. (Malines, 1906.)
- Première lettre pastorale comme Archevêque de Malines

Annuaire de l'Académie.

- à l'occasion de son arrivée dans son diocèse. (Malines, 1906.)
- Responsum venerabili capitulo metropolitano die 16 Aprilis 1906 datum. Allocution adressée au clergé et aux fidèles en l'église métropolitaine, le 16 avril 1906. (Malines, 1906.)
- Discours prononcé à Malines à l'École de musique religieuse, le 15 octobre 1906. (Malines, 1906.)
- Lettre pastorale sur Dieu et sur nos devoirs envers Lui et mandement de Carême. (Malines, 1907.)
- Les pastorale sur le couronnement de Notre-Dames des Fièvres à Louvain. (Malines, 1907.)
- Discours prononcé à Louvain, le 8 décembre 1907, lors de la visite officielle de l'Université catholique. (Reproduit dans l'*Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, 72^e année. Louvain, 1908.)
- Lettre pastorale sur la condamnation du modernisme et mandement de Carême. (Malines, 1908.)
- Le modernisme. Sa position vis-à-vis de la science. Sa condamnation par le Pape Pie X. (N^o 2 de la collection: *Science et foi*.. Bruxelles, 1908.)
- A mes séminaristes. (Bruxelles, 1908, 3^e édit.)

COLLABORATION.

- Revue catholique* (Louvain) : Le déterminisme mécanique et le libre arbitre. (1883-1884.)
- Le Muséon* (Louvain) : La pensée et la loi de la conservation de l'énergie. (1887.)
- Revue des questions scientifiques* (Bruxelles) : La parole (1888). — La définition philosophique de la vie (1892).

Notice sur le Cardinal Mercier.

- La perception et la psychologie thomiste du comte Domet de Vorges (1892). — Les congrès scientifiques internationaux des catholiques (Sciences philosophiques) (1892).
- Annales de philosophie chrétienne* (Paris) : Les deux critiques de Kant (1891.)
- Divus Thomas* (Plaisance) : De instauratione doctrinae S. Thomae Aquinatis (1893). — De distinctione essentiali ab existentia (1901).
- La science catholique* (Arras) : Leçon d'ouverture de l'école supérieure de philosophie à l'Université de Louvain (1890).
- Revue néo-scholastique* (Louvain) : La philosophie néo-scholastique (1894). — Du beau dans la nature et dans l'art (1894). — La localisation du sens musculaire (1895). — La théorie des trois vérités primitives (1895). — L'agnosticisme (1895). — La psychologie de Descartes et l'anthropologie scolastique (1896, 1897, 1898). — Discussion de la théorie des trois vérités primitives (1897). — Pourquoi le doute méthodique ne peut être universel (1897). — Les suggestions criminelles (1897). — La philosophie de Herbert Spencer (1898). — Sommaire du cours de critériologie ou d'épistémologie (1898). — Le positivisme et les vérités nécessaires des mathématiques (1898). — Ecco l'allarme (Un cri d'alarme) (1899). — La notion de la vérité. Réponse au R. P. Folghera (1899, 1900). — Le commencement du siècle (1900). — La traduction française de la terminologie scolastique (1900). — Le bilan philosophique du XIX^e siècle (1900). — Observations et discussions : I. Induction complète et induction scientifique. Ré-

Annuaire de l'Académie.

- ponse à M. Bersani. — II. La science moderne et la philosophie thomiste. Réponse à M. Luigi Credaro (1900). — L'induction scientifique. Secoude réponse à M. Bersani (1900). — L'unité et le nombre d'après saint Thomas d'Aquin (1904). — La dernière idole. Les preuves thomistes de l'existence de Dieu (1903). — Discussions : I. La thèse de la distinction réelle entre l'essence et l'existence. — II. Les forces de substances organisées. — III. Les preuves de l'existence de Dieu et le monisme (1903). — La liberté d'indifférence et le déterminisme psychologique (1904). — A propos de l'enseignement de la scolastique (1905).
- Revue de philosophie* (Paris) : La nature du raisonnement (1902).
- Le XX^e Siècle* (Bruxelles) : La pensée maîtresse du pontificat de Léon XIII (1903). — Quelques notes sur la philosophie d'Herbert Spencer (1903)
- Le Bien public* (Gand) : L'enseignement de la philosophie à l'École de Louvain et à l'Université grégorienne (1903). — L'art et la morale (1905).
- Revue thomiste* (Paris) : Discussion sur le libre arbitre. Réponse au R. P. Olivieri (1905).
- Congrès d'expansion économique mondiale* (Mons) : Rapport sur les études philosophiques.
- La Vie diocésaine* (Malines) : Au clergé du diocèse de Malines. (1906.) — Allocution faite à MM. les Doyens du diocèse, le 30 octobre 1906. (1906.) — Lettre au clergé et aux fidèles de la ville de Malines. (1907.) — Entretien avec MM. les Inspecteurs et Directeurs des établissements d'enseignement moyen du diocèse, le 26 février 1907. (1907.) — Entretiens avec MM. les

Notice sur le Cardinal Mercier.

Inspecteurs et Directeurs des établissements d'enseignement moyen du diocèse, les 3 août et 13 septembre 1907. (1907.) — Entretiens avec Dieu. (1907.) — Lettres au clergé (1908, janvier, février, mars.)

Documenta ecclesiastica dioecesis Mechliniensis (Malines): De modo argumantandi ad demonstrandum e rebus huius mundi contingentibus Dei existentiam. (1907.)

DIRECTIONS.

Revue néo-scholastique. Recueil trimestriel publié par l'Institut supérieur de philosophie. Fondateur : S. E. M^{sr} le cardinal Mercier. (Direction de 1894 à 1907.)

La Vie diocésaine. Bulletin du diocèse de Malines, fondé en 1906.

TRADUCTIONS.

I cattolici e le Scienze. Bitonto, Era Novella. (1901.)

Psicologia. Versione italiana per cura di S. Bersani. (Roma, 1903, Nouvelle traduction sous presse.)

Le origini della psicologia contemporanea. Versione italiana di Angelo Messina e E. Colli. (Roma, 1903.)

Logica. Versione italiana di Messina e Maccarione. (Roma, 1906.)

Biblioteka Neo-Scholastyczna (nakładem « Przeglądu Filozoficznego »). Warszawa.

T. I. — *Historia Psychologii Nowożytnej.* Przekład W. Kosiakiewicza. (1900.)

T. II. — *Logica,* przekład W. Kosiakiewicza. (1900.)

T. III. — *Kryteriologia* czyli traktat o pewności przekład W. Kosiakiewicza i A. Krasnowolskiego. (1901.)

T. IV. — *Psychologia,* przekład Krasnowolskiego. (1902.)

Annuaire de l'Académie.

- T. V. — *Metafizyka* ogólna. (1903.)
Curso de filosofia. (Madrid.)
- T. I. — *Logica* traducida por Lombardia y Sanchez. (1902.)
- T. II. — *Psicologia* traducida por J. Portilla. (1902.)
- T. III. — *Ontologia* traducida por Gonzalez Blanco. (1903.)
- Los Origenes de la psicologia contemporanea.* Traducción castellana por el P. M. Arnaiz. (Madrid, 1901.)
- Informe sobre los estudios superiores de filosofia.* (Lima, 1902.)
- La filosofia en el siglo XIX,* traducción de Fr. Lombardia. (Madrid, 1904.)
- Curso de philosophia,* versão de P. M. Dantas Pereira e revista pelo presbitero M. Ferreira d'Almeida. Vizeu. (Portugal.)
- Vol. I. — *Logica.* (1903.)
- Vol. II. — *Ontologia ou Methaphisica geral.* (1904.)
- Vol. III. — *Psicologia.* Vida organica e vida sensitiva. (1904.)
- Vol. IV. — *Psicologia.* Vida intellectual ou racional. (1904.)
- Vol. V. — *Criteriaologia geral ou Theoria geral da certexa.* (1904.)
- As origines da psychologia contemporanea.* (1904.)
- The relation of experimental psychology to philosophy,* translated by Rev. Edm. J. Wirth. (New-York, 1902.)
- Psychologie.* Zwei Bände. Aus dem Französischen übersetzt von L. Habrich. (München, 1906-1907.)
- Ai miei seminaristi.* (Rome, 1908.)
-